

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

En an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

IIIÈME ANNÉE, N<sup>o</sup> 573—SAMEDI, 27 AVRIL 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS — MIGNON ET LOTHARIO, TABLEAU DE M. SERENDAT DE BELZIM

## LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 27 AVRIL 1895

## SOMMAIRE

TEXTE. — Chronique, par O. Brisé. — Fable, par Grand Serin. — Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Hymen, par Louvigny. — La société Saint-Jean-Bte d'Edmonton, par A. Prince. — Nos gravures. — Poésie : Le printemps, par Augustin Lellis. — Le trépas d'un ange (avec gravure), par Karoli. — Outre-Mer, par Paul Bourget. — Education des femmes au Canada. — Nécrologie (avec portrait) : M. Camille Doucet. — Questions sociales, par Léon Bourgeois. — Le dernier exploit de l'Ours-Noir (avec gravures), par Edouard Cabrette. — Où mène le piano, par Ferragus. — Récits de voyages. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Agriculture. — Notes et faits. — Primes du mois de mars : Liste des réclamants. — Choses et autres — Jeux et récréations. — Les Dames. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin. — Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES. — Beaux-arts : Mignon et Lothario. — Portrait de M. Camille Doucet. — L'impératrice d'Allemagne et ses plus jeunes enfants. — L'empereur d'Autriche et ses plus jeunes petits-enfants. — Mattawa, Ontario : Scieries Lameden (Gordon Creek). — Lac Saint-Jean : Ecole ménagère agricole : Convent des Ursulines à Roberval.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## Chronique



ERAIT-ce l'effet des premières effluves printanières qui se manifesterait au nord comme au midi de l'Europe ? On s'est montré fort agité, pendant ces derniers jours, en Allemagne et en Espagne.

De minces incidents sont souvent, en politique, la cause de grands événements : c'est l'histoire du verre d'eau de lady Marlborough et du grain de sable de Cromwel. Il s'agissait tout simplement, pour le Reichstag allemand, de nommer des délégués pour aller féliciter le prince de Bismarck du 80<sup>me</sup> anniversaire de sa naissance. Quoi de plus naturel, étant donné le passé du vieux chancelier. Mais l'empereur voulait donner à cet anniversaire une splendeur particulière et y attacher un sens politique. Membres du centre, Guelfes, Polonais, socialistes et démocrates se sont unis dans une protestation commune, quoique inspirée par des sentiments bien différents, et il en est résulté une des séances les plus agitées dont garde souvenir le parlement allemand.

Tous les députés étaient à leur place et les tribunes bondées ; on savait le désir de l'empereur, désir qui toujours est une volonté ; le président avait annoncé qu'il donnerait sa démission s'il n'était pas chargé par le Reichstag d'aller porter ses compliments au prince de Bismarck. Les ennemis de l'ex-chancelier ne se sont point troublés et par 163 voix contre 146, on a décidé que le fondateur de l'unité allemande ne méritait pas de recevoir les compliments des représentants de la nation.

Interruptions, cris, applaudissements dans les tribunes qui prenaient part à la fête, tumulte indescriptible, démission du président qui quitte son fauteuil, rien n'a manqué à cette journée.

On devine la colère de l'empereur qui écrit immédiatement au prince de Bismarck " le sentiment de profonde indignation " qu'il ressent, au sujet de cette mesure, " en contradiction absolue avec les sentiments de tous les princes et de tous les peuples allemands." Peu constitutionnelle, cette dernière phrase ; mais quel souverain fut jamais moins constitutionnel que l'empereur Guillaume II ?

Pleine d'à-propos, la réponse de Bismarck, disant que la manifestation de son souverain, s'il avait pu éprouver quelque contrariété du succès de ses ennemis, l'aurait transformée " en une vive satisfaction." L'amusant côté de l'aventure, c'est que l'empereur d'Allemagne eût été bien plus furieux encore, il y a cinq ans, si le Parlement avait alors envoyé le moindre message de félicitations au chancelier disgracié. Est-il en droit de se plaindre, parce que tous ses sujets passent moins vite que lui de l'affection à la haine pour revenir ensuite à leur premier amour ?

C'est un conflit qui surgit entre l'empereur et son parlement, et le tempérament autoritaire et brusque de Guillaume II permet difficilement d'en prévoir l'issue. — Sera-ce la dissolution du Reichstag ? Sans doute, si l'on ne craignait le résultat des élections, qui renforceraient les socialistes. A moins que le suffrage universel ne subisse quelques retouches rendues nécessaires par son manque de docilité et d'égards pour les volontés de l'empereur.

Ce modeste incident peut donc être fécond en graves événements dans l'avenir.

Plus futile encore a été la cause qui, à Madrid, a provoqué la chute du ministère, et qui plus est un changement dans la politique gouvernementale.

Un journaliste se permet quelques observations désobligeantes pour les jeunes officiers Espagnols, disant qu'ils ne sont point animés de sentiments royalistes et que ceux qui partent pour combattre la révolte de Cuba n'y vont qu'à regret, du moins sans enthousiasme. Les officiers se fâchent, cassent et brisent tout le matériel et le mobilier de quelques journaux, y compris les rédacteurs, et voilà toute la ville sens dessus dessous. Les conseils de guerre s'assemblent, les chambres discutent et toute l'Espagne s'agite ; la garde civique refuse de marcher contre les officiers. M. Sagasta, le chef du cabinet, découragé par les difficultés de toutes sortes dont il est environné, donne sa démission. Sans hésiter, dès qu'elle voit l'impossibilité de replâtrer le ministère, la Reine-Régente fait appeler M. Canovas, chef des conservateurs, et c'est lui qui constitue le nouveau cabinet. C'est plus qu'un changement de politique... parce qu'un journaliste a émis une opinion risquée. En réalité, quand l'heure a sonné pour un événement, il suffit pour qu'il se produise du plus futile prétexte.

Il y avait longtemps, c'est-à-dire quelques

mois, que nous n'avions eu la nouvelle d'une révolution dans l'Amérique du Sud. Le Pérou vient de combler cette lacune peu regrettable : la coalition de tous les partis civils a renversé la dictature militaire.

Mais comme le pouvoir, dans ces pays surtout, représente l'assiette au beurre, le changement de gouvernement ne s'est point opéré sans combat : il y a eu, dit-on, quinze cents hommes tués de part et d'autre à Lima.

Le général président Cacerès, qui depuis six ans était à la tête des affaires, n'étant plus soutenu que par l'armée, a dû se réfugier en mer, sur un navire chilien, et l'ordre paraît à peu près rétabli.

Qui croirait que les vainqueurs, dans ce pays où les opinions politiques se défendent toujours à coups de feu, ce qui est la seule manière sérieuse de s'expliquer dans cet ordre d'idées, ont en la sagesse de donner une place à leurs adversaires dans le gouvernement provisoire. Quel exemple et quelle leçon pour certaines nations qui se jugent plus civilisées que les Péruviens !

Croirait-on qu'il y a des gens qui trouvent que les pianistes ne font pas encore assez de bruit !

Un de ces bourreaux du clavecin vient de nous confesser que son médecin lui avait conseillé de se soumettre à une opération chirurgicale qui consiste dans la section des tendons de l'annulaire.

Il paraît que l'annulaire est, des cinq doigts de la main, la plus faible et le moins flexible. — nous dirons volontiers, nous, le plus inoffensif chez les pianistes. Cette faiblesse provient des tendons latéraux qui relient ce doigt aux autres et qui paralysent en grande partie son action.

Il paraît que l'opération n'est pas douloureuse ; le patient perd très peu de sang et l'annulaire, devenu libre, fait résonner la touche avec une force et une facilité... que nous n'hésitons pas à qualifier de déplorable !

Un moyen employé par les jeunes filles pour ne pas coiffer sainte Catherine.

Dernièrement, une jeune femme, en découtant sa robe de mariée, fut fort surprise de trouver dans l'ourlet une véritable collection de cheveux.

Toutes les nuances s'y trouvaient réunies : blonds, bruns, noirs, châtain et même rouges.

La mariée chercha la clef de ce mystère et la trouva chez sa couturière.

Quand, dans un atelier, on confectionne une robe de mariée, on voit, paraît-il, arriver à la queue-leu-leu toutes les jeunes filles qui connaissent la couturière, et qui viennent la prier de mettre quelques-uns de leur cheveux dans l'ourlet de la robe de la mariée, ce dépôt ayant la propriété infaillible de faire trouver un mari dans l'année.

Maintenant, mesdemoiselles, quand l'occasion s'en présentera, saisissez-la... par les cheveux.

O. BRISÉ.

## FABLE

Rigaud, maître charpentier,  
Accuse devant le juge  
Son voisin de lui voler  
Un étau. La cour adjuge  
En faveur de Maître Rigaud,  
Et citant jurisprudence,  
Formule ainsi la sentence :

A Rigaud l'étau.

Montréal, 1894.

GRAND SERIN.



Nous donnons, aujourd'hui, une vue de l'école ménagère agricole de Roberval, où est mis en vigueur le programme indiqué dans notre article intitulé : *L'éducation de la femme au Canada*.

\*\*\*

Des secousses de tremblement de terre ont été ressenties le 17 de ce mois, à Farnham, Saint-Hyacinthe, Drummondville, Sainte-Anne de la Perade, et plusieurs autres localités de la province de Québec. On n'a signalé de dommages en aucun endroit.

\*\*\*

C'est mercredi de cette semaine que doit avoir lieu le grand concert des aveugles de Nazareth, au Monument National, rue Saint-Laurent. On exécutera un joli programme et nous espérons que notre public se fera un devoir d'assister à cette soirée toute de charité.

\*\*\*

La compagnie des tramways, de Montréal, a fait remettre une certaine somme d'argent au garde-moteur Lacombe, en récompense du dévouement et de l'habileté dont celui-ci a fait preuve en sauvant, dans un court laps de temps, deux personnes qui, précipitées devant son tramway, auraient, sans lui, été vouées à une mort horrible.

\*\*\*

Le 18 mai prochain aura lieu l'inauguration et la donation à la ville du monument élevé par la Société Historique de Montréal, sur la place Sainte-Anne. La cérémonie se fera solennellement; M. Villeneuve, maire de Montréal, acceptera l'obélisque au nom de la ville; M. le lieutenant-gouverneur Chapleau et une foule de citoyens distingués ont été aussi invités pour la circonstance.

\*\*\*

Belle séance, vendredi soir, 19 courant, au cercle Ville-Marie, où M. le Dr Benoit a donné une conférence fort applaudie : *La femme auprès du malade, à notre époque*. Le Dr Hingston présidait la séance, et l'auditoire, après avoir goûté d'excellente littérature, eut l'avantage d'entendre un solo de violoncelle, par M. Dubois, lauréat du Conservatoire de Gand, qui fut apprécié à sa haute valeur. Toutes nos félicitations au Cercle Ville-Marie et à son dévoué directeur.

\*\*\*

Le traître Dreyfus est arrivé aux îles du Salut, et a été installé à l'île du Diable, récif presque inabordable où il devra, sous la surveillance de cinq gardiens, habiter une case isolée, entourée d'un terrain de 300 pieds de côté environ. Il ne doit, sous aucun prétexte, franchir la clôture de ce terrain, et serait, s'il le faisait, exposé à être immédiatement fusillé. Le condamné reçoit, comme nourriture, la ration ordinaire d'un simple soldat, moins le vin.

\*\*\*

On annonce que l'empereur de Chine a autorisé Li-Hung-Chang à signer un traité de paix avec le Japon. La Chine serait disposée, paraît-il, à payer une indemnité de deux cents millions de taels au Japon, à lui céder l'île de Formose et une partie de la presqu'île Lia-Tung. La Chine devra, en outre, ouvrir au commerce des nations civilisées cinq nouveaux ports commerciaux, y compris Pékín, et permettre aux Japonais d'ouvrir, sur son territoire, des manufactures de coton, etc., etc.

\*\*\*

Le *Journal des Débats*, édition hebdomadaire, contient chaque semaine une *Revue dramatique*, une *Chronique scientifique*, un article sur la *Vie parisienne*, et une foule d'articles politiques et littéraires très variés et par les plumes autorisées du jour. Chaque article vaut seul le prix d'un exemplaire du journal. Abonnement : un an, \$5 ; six mois, \$2.75 ; le numéro, 10 cents. En vente dans les principaux dépôts de journaux. Un numéro spécimen envoyé sur demande. Joseph Genest, agent général pour le Canada, 1950, rue Ste-Catherine, Montréal.

## HYMEN

A MADEMOISELLE LAURE BRUNET, A L'OCCASION DE SON MARIAGE

Le muguet disait à la pâquerette :  
Je suis toujours seul dans le jardinet ;  
Le printemps est doux et l'amour renaît,  
Tu me parais bonne, aime-moi, fleurlette.

Et la pâquerette au muguet disait :  
Je suis seule aussi, je suis bien pauvrete ;  
Hier, j'ai pleuré d'entendre, discrète,  
Un merle amoureux qui, bien gai, jassait.

Alors les deux fleurs, pleines de tendresse,  
Changèrent leur peine en la même ivresse,  
En un seul sourire, en un seul transport...

Aimez-vous donc bien, avant que l'automne  
De sa voix tremblante et glacée entonne  
Ses hymnes plantifs et ses chants de mort.

LOUVIGNY.

que nous avons subi, lors de la dernière élection à Saint-Albert, va être une leçon pour l'avenir.

A. PRINCE.

Edmonton, avril 1895.

## NOS GRAVURES

MIGNON ET LOTHARIO

Le magnifique tableau, que nous reproduisons aujourd'hui en première page, montre bien les qualités du maître, M. Serendat de Belzim. Si le type de Lothario paraît un peu en dehors de la tradition, en revanche rien n'est plus pur, plus idéal, plus charmant que la physionomie de cette Mignon que Goethe a rendue si célèbre et qui a inspiré déjà tant de grands artistes.

L'IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE ET SES ENFANTS

La dynastie des Hohenzollern n'est pas près de s'éteindre. Depuis leur mariage, en 1880, l'empereur et l'impératrice ont six garçons et une fille, tous d'une santé robuste. Les trois princes aînés font déjà, selon les traditions de la Maison de Prusse, partie de l'armée en qualité de sous-lieutenants; les quatre autres, trois princes et une princesse, sont encore sous la garde exclusive de leur mère, l'impératrice Augusta-Victoria, qui s'occupe d'eux tout comme une mère de famille bourgeoise. C'est elle qui les met coucher, c'est elle qui achète et soigne et raccommode même leurs costumes, comme le ferait une mère vivant dans des conditions moyennes.

La petite princesse Victoria est l'enfant privilégiée de sa mère et son père, soldat dans l'âme, aime surtout ses garçons, futurs généraux et amiraux, si Dieu leur prête vie.

L'EMPEREUR D'AUTRICHE

Parmi les souverains qui sombrent dans l'effacement de leur race, ou qui règnent encore timidement sur la vieille terre d'Europe, chaque jour plus démocratisée, François-Joseph est certainement le plus noble, le plus respectable, le plus malheureux.

On se rappelle encore la catastrophe qui l'atteignit, il y a quelques années, dans la fin tragique de l'héritier direct de son trône. D'autres blessures ont fait saigner le cœur de cet empereur bourgeois, qui paraît n'avoir ambitionné le bonheur qu'au foyer domestique.

Aussi, ses affections se sont-elles rapportées profondes sur ses petits-enfants dont il aime à s'entourer quand les intérêts du pays ne l'appellent pas dans les sphères officielles.

Les enfants de l'empereur d'Autriche étaient au nombre de trois : l'aînée, l'archiduchesse Gisèle, mariée à un prince Léopold de Bavière; l'archiduc Rodolphe dont l'enfant unique, la petite archiduchesse Elisabeth, habite avec sa mère, la princesse Stéphanie de Belgique; et l'archiduchesse Valérie. Cette dernière, la plus jeune, mariée en 1890, a trois filles, dont nous publions aujourd'hui les portraits, en groupe, avec leur grand-père, S. M. François-Joseph d'Autriche.

L'utile et le beau ne sont pas le vrai; renverser les bornes qui les séparent, c'est détruire les fondements qui les soutiennent.—H. TAINE.

Les menues piqûres de la jalousie, comme les piqûres de moustiques, s'exaspèrent pendant deux ou trois jours, puis s'apaisent et s'effacent.—CLAIRE BAUER.

## LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BTE D'EDMONTON

La première célébration de notre fête nationale, au nord de la rivière Saskatchewan, a laissé dans le cœur de nos frères canadiens de Saint-Albert d'Edmonton et du Fort Saskatchewan un souvenir ineffaçable.

C'était en 1885 : une partie du 65<sup>e</sup> régiment était encore campée à Edmonton lorsqu'arriva le 24 juin, et ces braves officiers et soldats se rappellent encore avec plaisir, j'en suis sûr, l'enthousiasme avec lequel fut acceptée leur proposition de célébrer la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Albert. Tous les Canadiens du pays se joignirent à eux, et ces vieux voyageurs qui avaient laissé leur province natale depuis vingt, vingt-cinq et trente ans, écoutèrent, le cœur plein d'émotion, raconter encore une fois les gloires de notre histoire, et leurs yeux se mouillaient de larmes à mesure que les souvenirs de leur cher Canada, comme ils appellent la province de Québec, se réveillaient en eux.

C'est de cette année que date la formation de notre société Saint-Jean-Baptiste. Des officiers furent élus, des mesures furent prises d'année en année pour organiser une célébration du 24 juin. Il n'y eut, il est vrai, de constitution adoptée que l'an dernier, mais, malgré son organisation défectueuse, la société Saint-Jean-Baptiste réussit à rendre service à nos compatriotes immigrants.

En 1891, lorsque le premier détachement de colons sous la direction de M. l'abbé Morin, arriva au terminus du chemin de fer Calgary et Edmonton qui se trouvait alors à la rivière La Biche, une distance de cent dix milles d'ici, les \$150.00 que nous avions en mains, nous permirent d'envoyer des voitures pour aider nos chers voyageurs...

Il y a, aujourd'hui, trois sociétés Saint-Jean-Baptiste dans ce district : les sociétés Saint-Albert, d'Edmonton, et du Fort Saskatchewan, et une autre doit être fondée sous peu dans la nouvelle paroisse de Morinville. Le besoin que nous avons de nous unir dans ces temps de troubles et de persécution, nous fait aimer d'avantage nos sociétés nationales, et le 24 juin prochain, tous les Canadiens du pays se réuniront au Fort Saskatchewan pour se rappeler ensemble leur origine, leur destinée et leur devoir, et faire une fête aussi belle que celle de l'an dernier à Edmonton.

LE MONDE ILLUSTRÉ a publié, il y a quelques jours, une vue de notre procession à travers les rues de notre petite ville, mais cette gravure ne donne qu'une faible idée de l'aspect vraiment grandiose de notre démonstration.

Plus que jamais, nos nationaux comprennent l'importance d'une union solide, et la défaite

## LE PRINTEMPS

Salut ! ô doux printemps ! ô saison d'espérance !  
Sous ton ardent soleil la neige, de son eau,  
Alimente le pré durant sa renaissance,  
Le pâturage gras où s'en va le troupeau.

Libre, le Saint-Laurent reprend sa transparence,  
Et les derniers glaçons luisent sur le ruisseau.  
Revenu parmi nous, l'oiseau dit sa romance,  
Là-bas, dans la forêt, perché sur un rameau.

Coquette et rayonnante, au sein de la verdure,  
Pour donner son parfum et pour nous éblouir,  
Dans le champ, la fleur va bientôt s'épanouir.

Et ce réveil subit de toute la nature,  
Qui nous semble sourire à son grand Créateur,  
Dans notre cœur ému, fait naître bonheur.

Augustin Lellis.

## LE TRÉPAS D'UN ANGE

A LA MÉMOIRE DE MA PETITE AMIE MARIA-REGINA F.

Dix printemps n'avaient pas encore  
Fleuri sur son front pâle et doux ;  
De ses grands yeux fixés sur nous  
S'échappaient des rayons d'aurore.

L. FRÉCHET.



E vent de mars soufflait lugubrement, d'épaisses ténèbres enveloppaient la terre, au ciel pas une étoile ne brillait pour guider les pas du voyageur.

A la lueur discrète d'une veilleuse on voyait dans une chambre d'aspect modeste, sur un petit lit blanc, une frêle créature que l'ange de la mort semblait avoir touchée de son aile.

Près du lit un homme d'un âge mur pleurait ; de temps en temps il se penchait vers l'enfant et ses cheveux argentés se mêlaient aux boucles brunes de la chère petite... plus loin au pied d'un crucifix, une femme, la mère, priait accablée sous le faix de la douleur... Et les heures de la nuit s'écoulaient interminables pour les pauvres parents...

Les premiers rayons d'un soleil d'hiver commençaient à dorer la neige immaculée. Soudain l'enfant sortit de son immobilité, ses petites mains s'agitèrent faiblement, et ses grands yeux bleus fixés dans le vide semblèrent voir une apparition céleste, un sourire angélique se joua sur ses lèvres pâlies, sans doute quelques chérubins venaient d'écrire à leur sœur les ravissantes féeries du Paradis...

Quelques minutes s'écoulèrent.

—Père, dit doucement l'enfant, embrasse-moi ?

Le vieillard posa ses lèvres sur le front de la mourante...

—Mère, murmura-t-elle plus bas.

La pauvre femme se pencha.

—Oh ! que je t'aime ! ! !

Ses yeux se fermèrent, on entendit un léger soupir, puis comme un bruissement d'ailes. Ce fut tout, la petite âme s'était envolée vers le séjour des éternelles félicités...

\*\*\*

Hosanna ! hosanna ! chantent les séraphins sur leurs harpes d'or... Hosanna ! hosanna ! répétaient les saints dans leur extase sublime.

Tout à coup, un bel ange passa, de ses longues ailes frémissantes il traversa la cité bienheureuse et vint se prosterner devant le trône du Dieu trois fois saint. Il tenait dans ses

bras un petit corps pâle comme un lys sous ses habits blancs.



Dessin de René Sempard.

Le céleste messenger se voila la face de ses ailes devant la Majesté divine et lui présenta l'enfant.

—Seigneur, mon souverain maître, dit-il, je vous remets Maria-Regina que vous m'aviez confiée.

—Maria-Regina, ange d'innocence, dit le Seigneur, tu feras désormais partie de l'ordre des chérubins, de plus ce sera toi qui tous les soirs allumeras une étoile nouvelle, que je nomme : l'étoile d'or de l'espérance.

L'enfant se releva, son froid linceul faisait place à une tunique pailletée d'or, provenant de l'atelier mystérieux où se tissent les roses et les lys. Le chérubin nouveau, tout ébloui, ferma les yeux. Ses petites ailes plus blanches que celles des cygnes s'entrouvaient frissonnantes, inexpérimentées sous les chauds rayons de la nouvelle vie, secouant avec les frissons du grand voyage les derniers souvenirs de la terre.

Levant les yeux, elle aperçut dans l'auréole de la Vierge les têtes ailées, souriantes, des chérubins, ses nouveaux frères ; elle s'envola vers la gracieuse phalange qui formait comme un nuage diaphane, nimbe animé, resplendissant, autour du calme et radieux visage de l'Immaculée.

Et depuis, le soir, quand l'ange de la nuit étend son voile sombre, on aperçoit dans l'azur foncé du ciel, une étoile plus belle et plus rayonnante que les autres. Parents désolés qui pleurez l'enfant absente, regardez-la bien cette blanche lumière, c'est votre douce Regina qui vient la faire briller et qui du haut des cieux vous crie ce nom magique : *Espérance !*

KAROLI.

## OUTRE-MER

Détachons quelques pages du très important ouvrage de M. Paul Bourget, paru, il y a quelques jours, à Paris. L'auteur y analyse, de main de maître, l'âme et la vie américaines, envisagées sous tous leurs aspects.

## TYPES DE JEUNES FILLES

*La beauté.*—Le plus naïf de ces types de jeune fille et à mon avis le plus attendrissant, pour des raisons que je dirai, c'est la *Beauté*. Il y en a deux ou trois pour chaque ville, et d'une royauté tellement reconnue que vous recevez couramment des invitations rédigées de la sorte : "Venez donc prendre le thé demain, après-demain, pour rencontrer miss\*\*\*, *the Richmond beauty...*" J'ai pris Richmond au hasard : à la place mettez Savannah, Charleston, Albany, Providence, Buffalo, telle cité du Nord ou du Sud qui vous conviendra. La

*Beauté* doit, pour mériter son titre, être belle en effet de cet éclat rayonnant qui dans un bal, dans un dîner, au théâtre, éclipse toutes les autres femmes. Il faut qu'elle soit très grande, très bien faite, que les lignes de son visage et de sa taille se prêtent à ces reproductions dont les journaux et leurs lecteurs sont si friands. Il faut aussi qu'elle sache porter la toilette avec cette fastuosité inséparable ici de l'élégance. Une fois reconnue, c'est pour elle, qui n'a quelquefois pas plus de vingt ans, l'entrée dans une espèce d'existence officielle, presque civique. Son nom s'imprime tout seul dans les colonnes des feuilles consacrées au *Social gossip*, tant les ouvriers l'ont déjà composé souvent. Elle fait partie des grands dîners et des grands bals comme les roses à un dollar pièce et le champagne brut. Sa ville ne lui suffit pas, ou plutôt elle ne remplirait pas sa mission si elle n'allait représenter cette ville à New-York, à Washington, à Newport, dans tous les concours hippiques, toutes les régates, toutes les courses où la société américaine défile comme au théâtre. Elle est en effet une actrice du monde, et, dans cet ordre, un champion, elle aussi, comme un maître de billard ou d'échecs,--soyons plus nobles,--comme un pugiliste, comme Jim Corbett, le Californien. Pour que son succès soit complet, il est nécessaire qu'elle aille concourir *abroad* et tenir à Paris, à Londres, son premier rôle de salon. Quand elle est revenue d'Europe avec sa moisson de lauriers, elle ne désarme pas encore. Il y a du *record* dans ses triomphes, et le jour où elle sera vraiment, incontestablement dépassée par une rivale, il en sera d'elle comme du boxeur de Boston, de l'infortuné J.-L. Sullivan qui ne compte plus, depuis qu'il a été une fois vaincu,--comme du *Teutonic* ou du *Majestic* depuis que la *Campagna* est arrivée d'Europe en cinq jours, douze heures, sept minutes. Les autres avaient mis cinq jours, seize heures et quelques minutes. C'est fini, ils appartiennent au passé. La *Beauté* a derrière elle, pour soutenir les dépenses folles d'une existence toujours parée, un père que le plus souvent on ne voit jamais, qui partage sa vie entre son office, son club, et, quelquefois, dans certaines villes, le bar du plus grand hôtel. Sa fille, à laquelle il sert un revenu qui suffirait à des trousseaux de princesse, lui tient au cœur par des sentiment complexes, où il entre moins d'affection que d'orgueil. Il reste des saisons entières sans la voir lorsqu'elle voyage de l'autre côté de l'Océan. Même quand elle est aux Etats-Unis et à la maison, les repas qu'il prend avec elle peuvent se compter. Il l'aime pourtant, mais par une de ces espèces de déplacements, par une projection de sa personnalité comme Balzac en a décrit une, avec le défaut de son grossissement habituel, quand il a montré l'amitié de Vautrin pour Lucien le Rubempré. "Il était mon *moi* brillant et jeune," dit le forçat ; "je passais son habit, je montais dans son tilbury, j'étais dans les salons avec lui du fond de ma chambre..." Il est probable que l'homme d'affaires, en train de peiner sur des projets de chemins de fer et sur des organisations de manufacture, accompagne sa fille d'une imagination analogue. C'est son argent qui marche, cette jeune fille, c'est-à-dire sa volonté, son travail, ce qu'il a de plus intime en lui-même. Soit qu'il la marie à quelque noble Italien, Anglais ou Français, soit qu'il la refuse à ce même noble,--la vanité du père Américain revêt l'une et l'autre forme,--elle lui sert à se prouver sa puissance. Il a cette fille, comme il a un immeuble de vingt étages qui porte son nom, une galerie de tableaux mentionnée dans le guide,--comme il a ses stocks aussi : "Je connais ma valeur sociale," me disait une de ces jeunes filles,--"I know my social va-

lue... Elle parlait d'elle-même comme d'une action du New-York Central ou du Chicago, Burlington, Quincey.—Une valeur sociale,—c'est probablement la meilleure définition de cette créature singulière dont l'existence consiste, en pleine démocratie, à subir autant d'étiquette figurative que si elle était la demoiselle d'honneur d'une princesse, ou princesse elle-même, dans une cour toujours en fête. A propos d'une d'elles dont la santé s'en allait parmi ses victoires mondaines et qui en est morte, une femme très fine a jeté devant moi ce mot auquel je n'ajouterai rien, tant il me semble exprimer ce que comporte de mélancolie l'outrance d'un sort pareil : " J'avais toujours envie de la plaindre de ses toilettes. . . . "

PAUL BOURGET.

## EDUCATION DES FEMMES AU CANADA

La Société d'Agriculture est très préoccupée de voir que chez nous, dans les écoles qui nous coûtent si cher, on fait trop de demoiselles, pas assez de ménagères. Elle sait qu'au Canada l'éducation des femmes est parfaitement organisée, et que les nombreux colons qui vont s'installer dans ce pays sont frappés de tout ce que font ces remarquables ménagères et du secours considérable qu'elles apportent à leurs maris. Elle a écrit à la directrice des Ursulines de Roberval, près du lac Saint-Jean, qui tient là une école de filles importante, pour lui demander qu'elles étaient ses méthodes. Voici sa réponse :

Vous demandez, monsieur, des renseignements sur notre système d'éducation agricole ; c'est avec plaisir que nous répondons à votre demande. . . .

Pour attacher l'homme au sol, à la famille, il faut qu'il s'y trouve heureux ; nous avons donc pensé que la mission de la femme est de lui procurer le bonheur qu'il cherche. Comme notre population est essentiellement agricole, c'est à l'économie rurale que nous avons eu recours.

La maîtresse d'une ferme doit avoir les connaissances pour pouvoir, au bes. in, remplacer son mari, donner des ordres et même prêter son concours. De plus, elle doit être l'ornement du foyer domestique et faire rayonner le bonheur autour d'elle. Elle doit donc être active, de joyeuse humeur, propre et économe, aimante, pieuse et dévouée. Pour la rendre telle, c'est l'éducation du cœur qui nous aide. Si nous réussissons à inspirer le dévouement, tout est fait.

Voici cependant notre programme :

1o *Théorie* : Notions d'agriculture, d'horticulture, d'arboriculture, de pomologie.

*Pratique* : Au jardin et au verger.

2o *Théorie* : Vacherie, laiterie, beurre et fromage.

*Pratique* à la laiterie. Fabrication du beurre de ferme et du fromage pour la famille. Traitement des vaches.

3o *Pratique* à la basse-cour. Soins donnés aux poules et aux autres oiseaux pour la production des œufs et l'élevage des petits.

4o *Pratique* à la buanderie, à la boulangerie, à la cuisine.

5o *Pratique* à l'ouvrage. Tailler, coudre, raccommoder, repriser. Emploi de la laine et du lin.

Toutes les élèves apprendront en temps à tenir la correspondance et la comptabilité de famille.

On s'attachera surtout à leur donner une bonne instruction religieuse.

Elles seront formées à régler leurs dépenses soit pour la nourriture, soit pour le vêtement, sur les revenus de la ferme, etc., ayant soin de faire quelques épargnes pour les mauvais jours ou pour causer quelques surprises agréables.

On leur fera aimer les fêtes de famille, an-

niversaire de naissance, de mariage, etc., faire quelques cadeaux produits de l'industrie et du travail, et avoir une mise toujours simple, propre et soignée.

Voilà qui est complet, il n'y a vraiment rien à ajouter. Une jeune fille formée de cette façon serait une fermière, une épouse et une chrétienne parfaite. C'est ce qu'il nous faut.

## NÉCROLOGIE

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient de mourir subitement à Paris.

C'est à midi seulement que l'on s'est aperçu de ce douloureux événement. M. Camille Doucet avait dîné la veille en ville. En ne le voyant pas le matin, on supposa qu'étant fatigué il reposait, et l'on respectait son sommeil. Mais vers midi on se décida à pénétrer dans sa chambre. Il avait cessé de vivre. Un médecin, appelé en toute hâte, constata que le décès remontait à environ quatre heures du matin.

Cette mort inattendue a jeté la stupeur dans le personnel du palais Mazarin ; M. Camille Doucet y était universellement aimé. Durant l'hiver il avait un peu souffert d'un rhume ; mais il était si bien rétabli que, depuis quelques jours, il avait pu, sans fatigue, dîner en ville plusieurs fois.



CAMILLE DOUCET

Né le 16 mai 1812, M. Camille Doucet appartenait à l'Académie française depuis 1865. Il avait été élu en remplacement d'Alfred de Vigny. Il devint secrétaire perpétuel le 30 mars 1876, en remplacement de M. Patin.

Chevalier de la Légion d'Honneur en 1847, officier en 1857, commandeur en 1867, il avait été élevé au grade de grand-officier, le 14 juillet 1891.

Ses débuts remontent à 1838. Après avoir fait son droit, plaidé, travaillé dans une étude de notaire, il était entré en 1837 dans l'administration de la Liste civile. Il s'essaya alors au théâtre. Il donnait un vaudeville que Bayard signait avec lui. Puis il abordait la comédie en vers, et l'Odéon jouait avec succès *Un jeune Homme*, trois actes (1841) ; *L'Avocat de sa Cause*, un acte (1842) ; *Le baron Lafleur*, trois actes (1842) ; *Les Ennemis de la Maison*, trois actes (1850), repris en 1854 à la Comédie française. A cette scène, il donnait en 1846 trois actes ; *La Chasse aux fripons*, *Le Fruit défendu*, trois actes en 1857 ; en 1860, *La Considération*, quatre actes.

On doit encore à M. Camille Doucet de nombreuses poésies et diverses pièces de cir-

constance. Il fit en outre, pendant longtemps, la critique dramatique au *Moniteur Parisien*.

En 1853, nommé chef de la division des théâtres au ministère d'Etat, il eut la haute direction des théâtres impériaux de Paris et des départements. Le 1er juillet 1863, il devenait directeur de l'administration des théâtres au ministère de la Maison de l'empereur.

Comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, il a fait des rapports sur les prix décernés aux concours annuels. Ils ont été réunis par lui en recueil sous ce titre : *Les Concours Littéraires 1875-1885*.

## QUESTIONS SOCIALES

### LE PROBLÈME

Les découvertes des sciences naturelles dans la seconde moitié du XIX siècle ont apporté tout d'abord à la thèse individualiste un contingent d'arguments puissants. Les lois de la lutte psychologique pour l'existence appaurent comme l'explication exacte des lois de la concurrence sociale. C'est par la concurrence infatigable des individus, des types spécifiques, par l'exercice incessant du développement des organes, par leur adaptation courageuse aux conditions des milieux, que l'individu se perfectionne dans la nature ; c'est par la suppression des plus faibles, par la survivance et la reproduction des plus forts que se fixent les qualités de l'espèce et que les êtres évoluent vers une forme supérieure.

En nous découvrant ainsi la loi du progrès des êtres vivants la nature, si l'on en croit les individualistes, donne la solution du problème social. Le progrès des sociétés est de même ordre que le progrès des espèces. La concurrence économique n'est qu'une des formes de la concurrence vitale. L'effort est la loi de la vie sociale comme il est la loi de la vie physique ; et la société, pas plus que la nature, ne peut connaître d'autres récompenses et d'autres peines que celles qui, directement, résultent pour l'individu de l'accroissement ou de la diminution de son action sur les choses. Laissons donc faire et laissons passer. Toute intervention d'une puissance collective pour régler le conflit des intérêts individuels est à la fois arbitraire et vaine. L'Etat a bien une fonction : il doit veiller à ce que la mêlée sociale ne soit pas violente et sanglante comme celle des espèces ; il doit maintenir la paix éternelle, l'ordre public entre les hommes. Mais cette fonction remplie, son rôle cesse. Le devoir de l'Etat, écrit M. Yves Guyot, est avant tout une fonction de sécurité envers tout le monde.

Tel est l'enseignement donné par la science biologique. Telle est la condition de l'évolution des sociétés. Sans discussion, remarquons qu'un élément de problème a été oublié : l'élément moral. Par lui s'établit la doctrine de la solidarité naturelle, contrepoids nécessaire de la loi de la concurrence vitale. Est-il possible d'établir sur cette doctrine scientifique une doctrine pratique de la solidarité ? C'est là le plus haut problème de la politique, mais si la solution en est ardue, cela ne doit pas nous décourager, bien au contraire, d'y apporter notre contribution.

LÉON BOURGEOIS.

La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.—SAINT AUGUSTIN.

Est-il temps de commencer à bien vivre quand il est temps de mourir ?—FLÉCHIER.

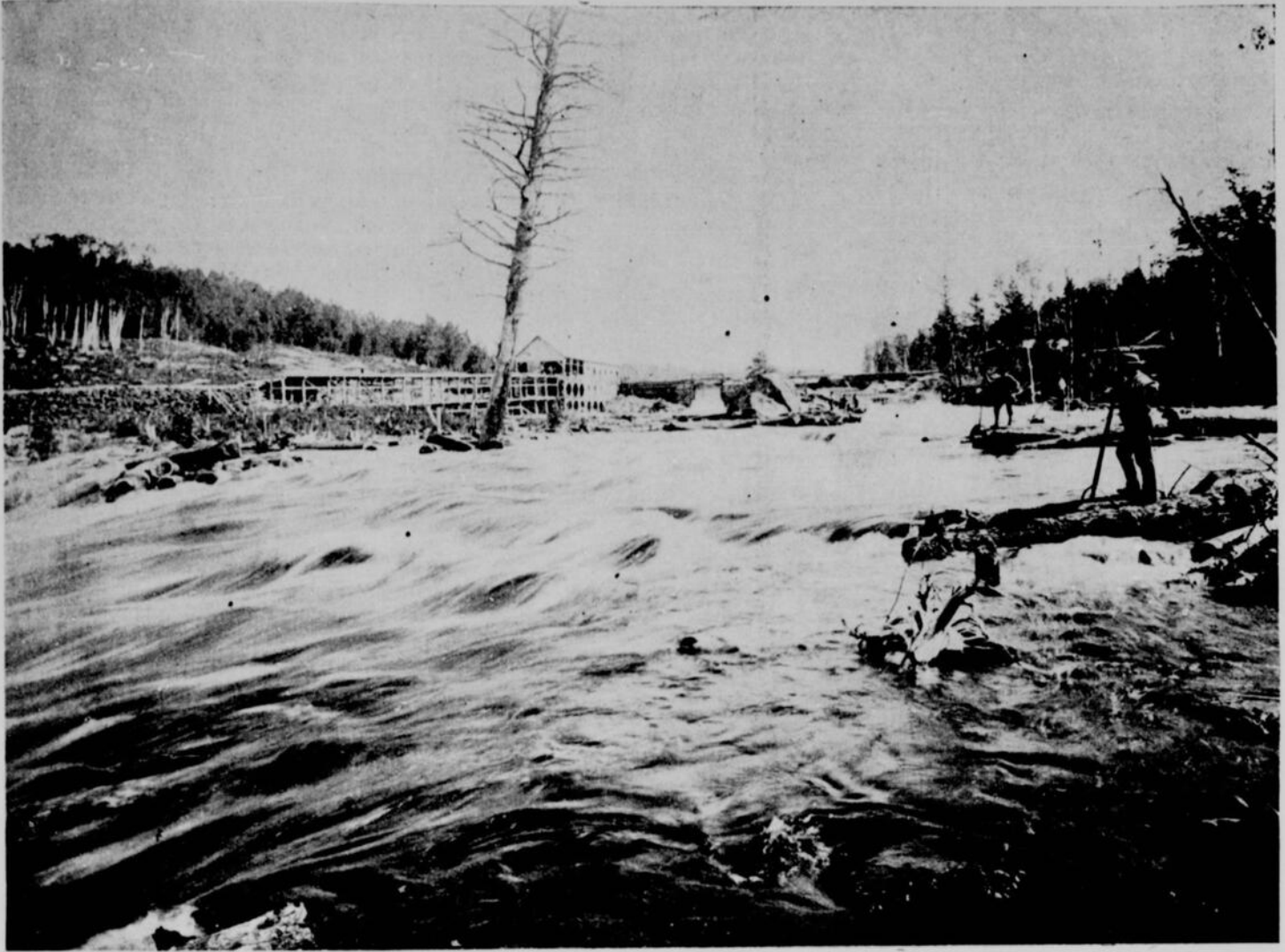
La gloire est un prix que la bêtise humaine accorde souvent aux intrigants.



L'EMPEREUR D'AUTRICHE ET SES PLUS JEUNES PETITS-ENFANTS



L'IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE ET SES PLUS JEUNES ENFANTS



MATTAWA, ONTARIO — SCIERIES LUMEDEN (GORDON CREEK) — Photo. B. Charton



LAC SAINT-JEAN.—ÉCOLE MÉNAGÈRE AGRICOLE : COUVENT DES URSULINES A ROBERVAL.—Photo. Livernois, Québec



(Illustrations de Edmund-J. Massicotte)

Le double d'hommes qu'il fallait étaient réunis sur le bord du lac. Les plus jeunes et les plus habiles furent choisis et prirent place dans un large canot d'écorce. Ceux qui restaient leur souhaitèrent bonne chance, et les regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans l'obscurité.

Le commandement du canot avait été donné à l'unanimité à Paul Linois, parce qu'il connaissait le principal endroit où l'Ours Noir avait coutume de réunir ses guerriers, et c'est là qu'on se dirigeait. La distance était grande. Les colons savaient qu'ils n'arriveraient qu'un jour au lieu désigné ; cependant, tous ramaient avec ardeur, et l'embarcation effleurait l'eau à peine sous la poussée des avirons. Quel étrange mais poétique spectacle ils formaient !

La nuit s'était envolée, et la lumière du jour avait depuis longtemps remplacé les ténèbres quand ils atteignirent le rivage près duquel devait se trouver le rendez-vous des Hurons.

A un quart de mille de distance, ils virent le feu d'un campement. Leur cœur battit avec force, car ils se crurent en présence de sauvages ; mais, après s'être approchés, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés.

Un homme seul était resté couché près d'un feu, et il ne paraissait rien voir, ni rien entendre. Toutefois, ses yeux suivaient tous les mouvements de ceux qui venaient à lui.

Soudain, Paul Linois s'écria :

—C'est Antoine Lacerte, hurrah ! Maintenant, nous avons quelqu'un pour nous guider.

—C'est vraiment heureux, dit Faublan ; personne ne peut nous être d'un plus grand secours pour retrouver Marthe. En avant, mes enfants ! rejoignons-le.

A ce moment, le coureur des bois s'avança vers les nouveaux arrivés.

—Qu'est-ce qui vous amène ici, Paul ? dit-il au jeune homme en lui serrant la main tout joyeux.

En quelques mots, Paul lui raconta l'enlèvement et lui demanda s'il voulait l'aider dans ses recherches.

—Certainement ! Antoine Lacerte n'est pas un homme à refuser un service à ses amis. Ainsi, l'Ours-Noir vous a volé votre enfant, père Faublan ? J'en suis sûr, d'ailleurs, et s'il ne paye pas sa coquinerie aujourd'hui, vous pourrez dire que je suis un menteur.

—Savez-vous où il est ? demanda Faublan avec anxiété.

—Si je ne me trompe pas, il est à plus d'un mille d'ici et je crois pouvoir vous y mener en moins d'une demi-heure.

—Qu'il en soit ainsi, et nous te serons toujours obligés, reprit Linois vivement.

—C'est très bien. Je ne demande qu'une chose en retour.

—Dites ?

—C'est que si nous retrouvons ta fiancée, tu l'épouseras aussitôt. Je ne veux pas te voir courir le risque de la perdre encore.

Paul ne répondit pas, mais son regard annonçait qu'il profiterait de l'avis.

Après quelques recommandations à la petite troupe, Lacerte et ses nouveaux compagnons s'engagèrent dans la forêt. Une seule pensée les occupait, et cette pensée, le lecteur la devine aisément, c'était de sauver Marthe.

Quand même elle eut été la mère ou la sœur de chacun, ils n'y auraient pas mis plus de zèle. Personne ne questionna le coureur des bois sur sa manière d'arriver à un bon résultat. Ils savaient que pas un dans la région ne l'égalait dans ces sortes d'entreprises. On marchait depuis une demi-heure, lorsque Lacerte s'arrêta tout-à-coup et fit signe aux autres de l'imiter. Ils obéirent en silence, regardant de tous côtés pour voir la cause de cette halte.

—Qu'y a-t-il ? dit Paul à voix basse.

—Nous sommes près du petit village habité par l'Ours-Noir. Quelquefois, il a une dizaine de guerriers avec lui ; quelquefois aussi, il est seul. Or, je vois par des indices qu'il est avec eux aujourd'hui. Suivez-moi prudemment et ne faites pas plus de bruit que si vous marchiez dans les airs. Il est certain que Marthe est avec lui, mais si vous voulez la revoir vivante, il faut prendre des précautions, car il est aussi rusé qu'un renard.

Ces réflexions, Lacerte les murmura faiblement, et ensuite la bande se remit en marche, mais avec des précautions infinies. Ils parcoururent ainsi une douzaine d'arpents. Alors, un geste du coureur des bois les arrêta de nouveau. Il indiqua silencieusement une clairière dont lui et trois wigwams leur appartenaient. Une fumée presque incolore s'échappant par l'ouverture du sommet, témoignait qu'ils étaient occupés.

Celui du centre était décoré avec une certaine recherche.

Lacerte, en le montrant, dit :

—Paul, c'est là qu'habite l'Ours-Noir. Il s'agit de savoir si Marthe est avec lui.

—Comment allons-nous nous y prendre ?

—Nous allons marcher droit au wigwam, tous ensemble. L'Ours-Noir prétend être l'ami des blancs et nous allons agir comme si nous ne savions rien. Néanmoins, approchons-nous sans bruit, afin qu'il ne puisse rien nous cacher.

Faisant signe de le suivre, il s'avança en avant.

A vingt pas du wigwam du chef huron, une voix connue se fit entendre. C'était Marthe Faublan qui demandait sa liberté au chef sauvage. Elle disait :

—Laisse-moi m'en aller, rends-moi à la liberté, et personne ne le saura. Je dirai que

je me suis égarée et que j'ai erré toute la nuit. Si ton cœur n'est pas de pierre, je t'en supplie, laisse-moi partir !

La réponse ne se fit pas attendre :

—Le cœur de l'Ours-Noir n'est pas de pierre. Il aime la vierge blanche et il en fera sa femme. S'il la laisse partir, le chasseur à face pâle la réclamera. Plutôt de te voir lui appartenir, je tuerais la vierge blanche avant qu'un nouveau soleil se montre dans le ciel. Qu'elle soit contente d'habiter le wigwam du guerrier et qu'elle ne pense plus à son amant ; jamais elle ne le reverra.

—Attention. En avant ! commanda Lacerte.

En deux secondes, ils furent au wigwam. Une peau d'ours en fermaient l'entrée ; la soulevant, le coureur des bois entra, ayant Paul et les colons à sa suite.

L'Ours-Noir vit qu'il était perdu. Aussi prompt que la pensée, il saisit son tomakwak furtivement et chercha à s'approcher de la jeune fille, qui souhaitait la bienvenue à ses sauveurs.

Sa résolution était prise : il voulait tuer Marthe par surprise, mais il ne put accomplir son projet. Au moment où il s'appretait à fracasser le crâne de la pauvre enfant, le brave et prudent Lacerte, qui avait tout observé, lui lança son couteau et termina la carrière du sauvage vindicatif.

Les Hurons, en apprenant que leur chef était mort, virent que ça tournait mal pour eux, et ils se sauvèrent, laissant nos amis revenir en sûreté.

Peu de temps après, Paul Linois épousait Marthe Faublan.

EDOUARD CABRETTE.

(Imité de l'anglais).

## OU MÊNE LE PIANO

AVENTURE D'UN FRANÇAIS EN RUSSIE

Tourgenoff raconte, dans ses *Mémoires d'un seigneur de Russie*, l'histoire curieuse d'un M. Lejeune, ancien Français, devenu un honnête propriétaire de terrain en Russie.

Un jour, pendant la retraite de l'armée française en 1812, un seigneur russe, bien emmitouflé dans ses fourrures, filait dans son traîneau attelé en troïje, quand il aperçut un groupe de moujicks en train de casser la glace sur la rivière, pendant qu'un pauvre diable, vêtu de loques ressemblant à des débris d'uniforme, était maintenu par deux d'entre eux.

—Que faites-vous là, les enfants, cria-t-il en passant.

—Barine, nous noyons un Français.

L'autre criait :

—Monsieur, monsieur, à moi !

Le gentilhomme fit arrêter et s'approcha. Il parlait très peu le français et le prisonnier ne savait pas un mot de russe.

—Qui es-tu ?

Le malheureux tenta de lui expliquer qu'il occupait dans la grande armée la situation de tambour dans un régiment de ligne.

Le seigneur n'y comprit pas grand chose, mais, à tout hasard, il dit :

—Savé mousique ! Piano !

Il y a des cas dans la vie où l'on jurerait qu'on sait parler le chinois.

Le jeune tapin fit un signe affirmatif.

—Allons, les enfants, donnez-



Les plus jeunes et les plus habiles prirent place dans un canot d'écorce

moi ce pauvre diable, qui est à moitié mort de froid et de peur. Voilà quelques kopecks pour boire à ma santé.

Il prit Lejeune, le fourra dans son traîneau, sous l'une des peaux d'ours, et fila comme le vent.

Arrivé dans sa propriété, il fit entrer celui qu'il avait sauvé, le plaça devant une espèce d'épinette qui datait de l'invention du piano, et lui dit :

— Jouez !

L'autre qui, habitué aux *ras* et aux *flas*, avait une sorte de sentiment de la mesure, tapa à tout hasard des dix doigts.

— Drôle de chose que la mode du piano, se dit le seigneur. Enfin !

Il fit venir ses deux filles et leur dit :

— Je vous ai trouvé un professeur de musique. Le voilà. Il n'est pas très présentable, mais, quand on l'aura lavé et habillé, il ne sera pas mal.

Que dire ? Lejeune était assez joli garçon ; il était intelligent, gai, comme tous les Français ; par-dessus le marché, il connaissait ses notes de musique. Pendant qu'au moyen d'une vieille méthode, il inculquait les premiers principes à ses élèves, il trouvait quelques semblants d'air sur l'affreux chaudron de son sauveur, mais, en même temps, avec une patience d'ange, il apprenait ce qu'il savait de français à toute la famille.

Bref, au bout d'un an ou deux, il épousait une de ses élèves, embrassait la nationalité russe et devenait, par la suite, un homme, si non considérable, du moins considéré de tous les gentilshommes d'alentour.

FERRAGUS.



LE DERNIER EXPLOIT DE L'OURS-NOIR. — Il indiqua silencieusement une clairière. — Page 620, col. 2

## RÉCITS DE VOYAGES

### UNE PROMENADE SUR LA MURAILLE DE PÉKIN

Sous ce titre, on lit dans le *Daily Graphic* la description suivante des murs qui entourent la ville de Pékin :

Comme tout étranger qui entre pour la première fois dans la ville de Pékin, j'ai été frappé par l'aspect sombre de la muraille en briques grises qui l'entoure et des énormes tours, couvertes en tuiles, qui la surmontent. Cette muraille intéresse au plus haut point l'homme occidental. En effet, par ses dimensions et par sa forme, elle rappelle l'aspect des grandes cités antiques. Son existence même et le soin avec lequel on l'entretient sont une preuve palpable du moule antique dans lequel est coulé l'esprit du fonctionnaire chinois.

La muraille de la cité tartare a été élevée en 1419. Elle encercle la ville impériale qui, à son tour, sert de rempart au palais impérial : « la ville sacrée. » Ses fondements sont en pierre. Elle consiste en deux murs de briques dont l'intervalle est rempli de terre. Elle a une épaisseur de 50 pieds à la base et de 36 pieds au sommet. D'immenses contreforts se projettent par intervalles réguliers sur sa partie extérieure. Au-dessus de chacune des neuf portes qui donnent accès à la ville, s'élève une tour rectangulaire crénelée, d'environ cent pieds de hauteur. Chaque porte est elle-même défendue par une enceinte dont la sortie est commandée par une tour semblable.

Accompagné par un membre de la Légion britannique, dit le correspondant, j'ai profité de la première occasion qui s'est offerte à moi pour visiter cette partie de la muraille qui avoisine le quartier des Trois Ponts de Youks, où se trouvent les légations. Après avoir traversé une série de passages étroits non pavés, nous arrivâmes au pied de la muraille. Le hasard voulut qu'elle fût justement en réparation. Nous en fîmes l'ascension par un che-

min de manœuvres en zig zag, fait avec du bois brut, en passant au milieu des ouvriers qui montaient, chargés de sacs de terre et de paniers de sable. Lorsque nous eûmes atteint le sommet, ce qui frappa d'abord nos yeux, ce furent des rangées d'individus, en nombre considérable, qui battaient de leurs tampons la terre mêlée de sable. Ces tampons tombaient en mesure avec une lenteur rythmique que réglait le cri aigu et nasal du conducteur des travaux et auquel répondaient les ouvriers sur le même ton strident.

Nous continuâmes notre promenade le long de la muraille qui, à ma grande stupéfaction, était couverte d'une végétation sauvage, bien que son sommet fut pavé de grosses briques.

Les épines, les dattiers sauvages et autres arbrisseaux nous permettaient à peine de suivre le sentier étroit si tortueux qui serpentait sur la pente de la muraille à travers un fouillis de broussailles.

La partie extérieure de la muraille possède un parapet, crénelé de distance en distance, tandis que la partie intérieure est surmontée d'un couronnement. Mon compagnon me fit remarquer le fait que le couronnement des parties de la muraille encore intactes étaient en pierre ; alors que les parties qui avaient subi des réparations n'avaient que des couronnements en terre, recouverts de plâtre.

Cette végétation se vend, comme bois de chauffage, au bénéfice des soldats qui tiennent garnison dans le voisinage de la muraille. De nombreux corps de garde en ruines disparaissent sous l'herbe et les plantes grimpantes. On se serait cru plutôt dans une plaine boisée qu'à l'extrémité d'une ville, car, à distance, on n'aperçoit que les tuiles jaunes du palais impérial et quelques tours émergeant des arbres.

La vue du haut de la plateforme est ravissante, moins pourtant que certaines descriptions ne me l'avaient fait supposer. Le pay-

sage est trop plat. Il faut reconnaître néanmoins que, lorsque le soleil se couche derrière les montagnes bleues de l'Ouest, par une soirée claire, les grandes tours de la muraille de Pékin, vues du haut de la plateforme, présentent un aspect unique d'un grand pittoresque.

Souvent un bruit, aux sons étranges et variés, tantôt faibles, tantôt forts, remplissait l'air à mesure que nous avançons.

Mon compagnon m'a expliqué que c'étaient des envolées de pigeons qui se précipitaient par endroits, au-dessus des toits de la ville. Chaque pigeon porte un roseau attaché sous les ailes, et, pendant qu'il vole, l'air le traverse de telle façon qu'il produit un son éolien, le seul son agréable qui s'entende en Chine.

Dans les rues de Pékin se remarquent un grand nombre d'oiseaux apprivoisés que les indigènes portent dans leurs courses à travers la ville, au bout de bâtons et attachés par une ficelle.

Les Chinois ont un talent particulier pour apprivoiser ces oiseaux. J'en ai vu souvent qui étaient libres et qui s'envolaient un instant pour revenir bientôt sur leur bâton. Chose curieuse et à laquelle on ne s'attendrait pas, les habitants de Pékin pratiquent la chasse au faucon sur la muraille de la ville.

*Marie.* — Avez-vous lu le grand succès du jour, *l'Horoscope des dames et des demoiselles*, de Mlle Nitouche ?

*Louise.* — Non, veuillez donc me dire où je pourrai l'acheter.

*Marie.* — Allez à la librairie Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine, c'est là où vous pouvez le trouver.

*Louise.* — J'ai encore 10c dans mon porte-monnaie et je cours à la librairie Dumont.

## USAGES ET COUTUMES

On ne remercie pas les gens qui vous font une visite, par la raison qu'on se dérange à son tour, pour aller les voir et qu'il ne s'agit plus en conséquence, que d'un prêt rendu. Toutefois, cette règle, — comme toutes les autres, — comporte des exceptions.

Lorsqu'une personne âgée se donne la peine de venir voir des gens beaucoup plus jeunes qu'elle, on doit la remercier de sa visite, car les vieillards sont dispensés d'une foule de devoirs mondains sans que l'on en soit quitte à leur égard.

Nous sommes encore tenus d'exprimer notre gratitude de sa visite à une personne absorbée par des occupations importantes, transcendantes, et qui a bien voulu les abandonner pour nous donner le plaisir de la voir chez nous.

Encore, nous dirons fort bien à un visiteur qui a fait une longue route par le froid ou sous le soleil, que nous lui savons gré de n'avoir pas reculé devant la fatigue, d'avoir affronté la chaleur, etc.

On recommande aux enfants de dire *monsieur* ou *madame* à chaque mot, lorsqu'ils parlent à des étrangers. Mais prenez garde qu'ils n'aillent jusqu'à l'abus. Rien de fatigant comme cette appellation *monsieur* ou *madame* revenant dans la phrase à propos de tout, à tout propos, hors de propos. Les gens du monde sont assez sobres de cette dénomination, c'est-à-dire qu'ils ne s'en servent qu'autant qu'il le faut.

Ils diront bien, quelquefois : "Vraiment ? N'est-ce pas ?" etc., etc., tandis que les gens trop polis n'auraient pas manqué de faire suivre ces interrogations du mot *monsieur* ou *madame*.

L'excès en tout est un défaut. Il faut craindre de faire dégénérer la politesse en obséquiosité. Tout est nuancé dans le savoir-vivre. Inspirez-vous en ce qui concerne la toute petite chose dont nous parlons, des rapports, des circonstances, des âges respectifs.

Tachez de supporter la contradiction dans le monde et en famille. Lorsqu'on n'est pas de votre avis, ne vous laissez pas aller à une bouderie ou à un emportement *cinquantin*. On voit, dans la discussion, des personnes qui ripostent par un flot de paroles vulgaires, accompagnées de gestes désordonnés (je ne parle pas des voies de fait, naturellement). Rien ne dénote davantage la mauvaise éducation qu'on a reçue et le peu d'empire qu'on a acquis sur soi-même.

Sachez supporter que les autres pensent d'une autre façon que vous, même lorsque vous êtes persuadé qu'ils ont tort... et peut-on jamais savoir ?

Soutenez votre opinion doucement ou, du moins, avec calme et à la fin, dites en souriant : "Si vous voulez, nous en resterons-là, puisque nous ne pouvons nous entendre."

On demande l'origine de la corbeille de mariage.

Depuis l'antiquité la plus reculée, on voit l'homme faire des présents à la femme qui est devenue sienne. Il veut la parer, l'embellir encore : il veut la remercier du bonheur qu'elle lui donne. Il y a peut-être là une idée de dédommagement aussi : l'époux veut consoler la jeune femme de ce qu'elle perd, de sa liberté qu'elle aliène. Au lendemain des noces, les rois offraient à leurs femmes des bijoux et une bourse contenant une grosse somme en monnaie d'or.

Peu à peu, les mœurs s'affinant et les sentiments devenant plus délicats, on ne voulut plus offrir à la femme une sorte de paiement — après lequel on se croyait peut-être quitte de tout et qui avait quelque chose de choquant, une signification par trop révoltante. On prit alors l'habitude d'envoyer les présents *avant* le mariage. Au fond, c'est toujours la même chose.

Heureusement que les fiancés ne comprennent pas ou ne comprennent qu'après. Au dix-septième siècle, le fiancé envoyait le *coffre de mariage* rempli de vêtements. La bourse était remise à la main. Peut-être le fiancé, en offrant cet argent à sa fiancée, voulait-il (veut-il encore) lui faire comprendre qu'il s'en remettait à elle de la direction et du soin de l'épargne. La bourse était, en effet, enfermée dans le balut, à l'arrivée de la jeune femme dans la maison de son mari. Le coffre de mariage était toujours l'un des meubles du ménage.

ANN SEPH.

## AGRICULTURE

DES MOYENS D'ACCROITRE NOS RÉCOLTS

La grande question pour notre agriculture est d'arriver à faire produire à notre sol des graines et des plantes dont les prix de revient soient bien inférieurs aux prix de vente, ce qui est la première condition de toute opération commerciale. Pour y arriver, il y a deux moyens :

Le premier est de connaître le sol qui doit recevoir les graines et les plantes qui lui sont confiées.

Le deuxième est de n'employer que des semences bien sélectionnées.

1. *Du sol.* — Pour que notre sol soit suffisamment riche et donne de bons résultats, il faut qu'il contienne plusieurs éléments chimiques. Il y en a quatre dont la terre n'est pas toujours assez abondamment pourvue et dont, en tout cas, les exigences de la végétation ont tôt fait d'épuiser le parcimonieux approvisionnement. Ces quatre éléments sont : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

En outre : de la composition chimique du sol, et de l'état de division dans lequel se trouvent les éléments minéralogiques, dépend aussi sa fertilité.

Là où existent en quantité suffisante les matières fertiles, la plante fructifie et prospère.

Là où elles font défaut, la plante se flétrit, dégénère et meurt, faute de nourriture comme les bestiaux devant un râtelier vide.

La restitution au sol sous forme d'engrais, au fur et à mesure que la culture l'a consommé, s'impose donc de toute nécessité. Ceci, c'est l'*A B C* de l'agronomie.

Une analyse du sol est nécessaire et doit être suivie d'un rapport sur les engrais à employer et les cultures à faire dans la terre analysée.

L'analyse d'une terre comprend les dosages : Azote, acide phosphorique, potasse, chaux ; puis la silice (sable), l'argile et l'humus.

2. *Des semences sélectionnées et des plantes.* — Il y a deux espèces de sélections : la sélection physique et la sélection chimique.

La sélection physique permet de rechercher les sujets qui ont les plus belles formes et les caractères semblables. Les résultats de cette opération première font l'objet de la sélection chimique.

La sélection chimique classe suivant leur teneur en matières utiles (sucre, amidon, fécule, etc.), les sujets provenant de la sélection physique.

C'est donc la sélection chimique que l'on doit demander. Quant à la sélection physique, elle est facile à pratiquer.

Tous les cultivateurs soucieux de leurs intérêts ne doivent plus suivre cette vieille routine c'est-à-dire toujours planter et semer les mêmes produits sans les trier.

Tant qu'à l'analyse chimique des graines et du sol on ne saurait mieux s'adresser qu'au chimiste de la ferme expérimentale à Ottawa et profiter de sa longue expérience.

## NOTES ET FAITS

## Souvenirs académiques

En 1652, on soumit à l'Académie un pari très considérable, que les Hollandais avaient fait pour et contre l'admission ou le rejet du mot température. L'Académie donna raison à ceux qui avaient parié pour l'admission. C'est depuis lors que le mot température est régulièrement inscrit dans la langue.

\* \* \* \*

## Histoire du costume

Madame, fille de l'électeur *palatin*, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV, mère du Régent, d'ailleurs fort disgraciée physiquement, était la femme du monde la moins curieuse de modes et d'ajustements. Elle donna son nom à un ornement de cou que depuis elle on appela *Palatine*, parce que cette princesse en usa la première, pour éviter l'indécence de la nudité des épaules et de la gorge, qui étaient d'étiquette à la cour de Louis XIV.

\* \* \* \*

## Le menu pontifical

Léon XIII, en dépit de son air débile, a toujours joui d'une excellente santé ; mais il mange modérément. Voici quel est son régime :

Une tasse de café au lait et un petit pain, le matin. Au déjeuner, un potage, un peu de viande bouillie ou rôtie avec des pommes de terre ou quelque autre légume, et un petit verre de vin de Bordeaux. Au dîner, un potage et du pain, arrosés d'un verre de vin de Bordeaux. Il prend quelquefois un bouillon dans la journée.

Le pape interrompt fréquemment son repas frugal pour priser largement du fin tabac.

C'est le programme d'un anachorète... moins le tabac.

\* \* \* \*

## Jugements littéraires

Duclos avait un jour chez lui une bonne et nombreuse

compagnie : l'on parlait de Voltaire, et chacun l'admirait, particulièrement sur son génie encyclopédique : "Quel malheur ? dit bientôt un juriconsulte, qu'il ait voulu parler de jurisprudence ; c'est la seule chose qu'il ignorait. — Tout mon regret, reprit un théologien, c'est qu'il ait écrit sur les matières de religion ; ôtez cela, il savait tout. — Pour moi, dit le géomètre, je lui passe le reste, mais il n'aurait pas dû se mêler de géométrie. — Vous n'avouerez, dit alors un historien, qu'il est bien fâcheux qu'il ait traité l'histoire ; c'est la seule partie où il ait échoué." Un poète se levait pour dire son sentiment ; mais le sage Duclos vit le scandale, et comme il ne se souciait pas de mettre à l'épreuve tous ses convives, il leur recommanda le silence ; et chacun s'en alla pénétré d'admiration pour le génie universel de Voltaire.

\* \* \* \*

## Variétés médicales

M. Thiéri, célèbre docteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut un jour mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente. Cet homme ne serait autre que Diderot. Il se rend chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge.

Le patient ne peut répondre que par sa toux ; il est saisi d'un paroxysme épouvantable. Ses efforts lui font cracher une matière verdâtre épaisse. Le médecin la considère attentivement pendant quelques instants. Puis voyant que le malade est en état de lui répondre :

"N'avez-vous pas, monsieur, une fièvre continue ?

— Oui, docteur.

— Avec des redoublements ?

— Oui, docteur.

— Tant mieux ! Et un violent mal de tête ?

— Hélas ! oui, docteur.

— A merveille ! Et quand vous toussiez, un spasme universel ?

— Plait-il ?

— C'est-à-dire un mouvement convulsif dans tous les membres ?

— Oui, docteur.

— Ah ! que je suis content !

— Vous êtes content, docteur ?

— Oui, c'est la pituite vitrée, maladie perdue depuis des siècles, que j'ai le bonheur de retrouver. Rien n'égale ma satisfaction !

— Ah ! docteur, votre air joyeux me console. Vous trouvez donc que ma maladie est...

— Mortelle ! répliqua brusquement l'Esculape.

— Mortelle ! ah ! ciel ! que dois-je faire ?

— Votre testament, lui dit M. Thiéri pour toute consolation. Et il le quitte en répétant en lui-même le long du chemin : La pituite vitrée ! Que je vais surprendre agréablement mes confrères en leur annonçant cette heureuse découverte !

## PRIMES DU MOIS DE MARS

## LISTE DES RÉCLAMANTS

*Montréal.* — Alphonse Labadie, 15, rue Saint-Lambert ; R. Fréchette, 244, rue des Allemands ; Mlle Scott, 214, rue Berri ; Dame Médore Latour, 205, rue Beaudry ; Napoléon LaBarre, 245, rue Maisonneuve ; Delle M. L. Charest, 323, rue Lafontaine ; A. Pigeon, 322, rue St-Denis ; C. Poitras, 345, rue Panet ; D. D. Montplaisir, 50, rue Drolet ; Dlle Hortense Rheault, 57, rue St-Louis ; P. Charbonneau, 99, rue St-Hypolite ; Joseph Prézeaux, 25, rue St-Éléonore ; Arthur Charest, 115, avenue Lack.

*Québec.* — J. B. Blouin, 26, rue St-François ; Dlle Plamondon, 63, rue Latourelle ; F. X. Grenier, 57, rue Colombe.

*St-Camille.* — A. Archambault, 171, rue Duvernay, *Poite St-Charles.* — A. Bourdon, 140, rue du Grand-Front, *St-Vincent de Paul.* — Mlle Goussé.

*Joliette.* — Gaspard DesRoches.

*Couttscook.* — J. B. Durocher ; F. Fournier & frère.

*St-Thérèse, N.-B.* — Rév. M. Wilfrid T. Sormany.

*Mlle Roches, Out.* — Alban Poulin.

*Brunswick, Me.* — Henri Paquin.

*Ottawa.* — Mme O. Sauvé, 287, rue Bridge.

*Leviston, Me.* — Chs Morneau, 260, rue Lisbon.

*Sorel.* — C. T. Dorion, fils.

*Arthabaskaville.* — Dame Isaac Dufresne.

*West Selkirk, Manitoba.* — J. E. Mailhot.

*Waterville, Me.* — William King, 26, rue Main.

*Pittsfield, Mass.* — Dame J. A. Langlois, 65, rue Union.

CHOSSES ET AUTRES

—On fait, à présent, des poteaux télégraphiques en papier.

—On extrait annuellement 150,000,000 de tonnes de charbon des mines aux Etats-Unis.

—Le Pacifique Canadien possède 7,178 milles de parcours, 584 locomotives, 575 wagons de voyageurs, 90 wagons lits et dortoirs, 14,555 wagons, 1,338 stations de rapport.

—The Rose Hill English Folly Co. fait son apparition pour la première fois, cette semaine, au Théâtre Royal. C'est la meilleure troupe de vaudeville qui existe et qui présente le plus de variétés. Elle joue, pour la première fois à Montréal une grande comédie intitulée *La fille du Fakir*. Trente jolies femmes y tiennent les principaux rôles ; il y aura dix variétés et une danse française.

—Après ses deux brillantes livraisons de mars, *La quinzaine* publie, dans le numéro du 1er avril, *Dernières lettres* : Eugénie de Guérin. En sa forme, tantôt précieuse, tantôt lâchée, cette correspondance reste un curieux morceau d'histoire littéraire. — Viennent ensuite : *Deux mémoires inédits*, de Joseph de Maistre. — *De Fenani* : Princesse Saxe Wittgenstein ; un chapitre de haute philosophie, précédé d'une *Introduction*, par l'illustre écrivain catholique Henri Lasseerr.

Au même sommaire : *Sous les galons*, roman ; *La sœur* ; Alfred Poizat ; — *Bêtes et gens de lettres*, une interview où M. Clovis Hugues, poète chevelu et pontife d'une religion qui n'est pas la nôtre, apparaît sous un jour tout à fait sympathique.

Abonnement : Un an, 24 fr. ; Six mois, 14 fr. ; Trois mois, 8 fr. — Etranger, union postale, un an, 28 fr. ; six mois, 16 fr. ; trois mois, 9 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'Université et les instituts catholiques : 20 fr. — Bureau, 62, rue de Miromesnil, Paris, France.

JEUX ET RECREATIONS

ANAGRAMME-DEVINETTE

Convertir, par la transposition des lettres, la phrase suivante en un proverbe connu :

*Merc a tué mon chien Tom*

RECUS



SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 572

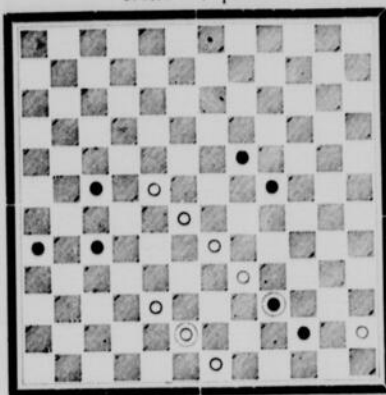
Problème. — Les poids sont : 1 livre, 3, 9 et 27 livres. Gravure-devinette. — L'homme fait face au cou du chameau.

ONT DEVINE :

Mlle Agnès Gouneau, Donat Bellefeuille, L. St-Jean, Trois-Rivières ; Albert Sévigny, S. Dugas, Valleyfield ; L. G. Roy, Ottawa ; O. Latreille, St-Henri ; D. N. W. Reid, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Mme veuve Napoléon Lefebvre, Mme A. E. Jacques, inst., St-Télesphore de Soulanges ; W. Bidon, Mlle C. Milet, St-Hyacinthe ; D. Dubé, Lachine ; Mme L. G. Trudeau, Brunswick, Maine ; Alfred Bouchard, J. E. R., Rémi Boucher, Lévis ; E. M. Labadie, Mlle A. Pratte, Sherbrooke ; B. Roy, St-Jérôme ; Rieuse-Aimant, Joliette ; J. A. Renault, St-François, Beauce ; Ulua, Nicolet ; Félix Robidoux, Alma Bellefeuille, Lawrence Mas ; A. B. Reid, Beauharnois ; Hector M., Louiseville ; A. L. LaRose, Ste-Julie de Sorel ; Antoine Paiement, Ste-Anne de Prémont ; Mlle Amanda Lafrance, Crysler, Ont. ; P.

Dupuis, Ste-Cunégonde ; Mlle Rose-Delima Thibault, Mlle Schayer. (Vous recevrez un numéro spécimen, un seul coupon suffit) ; Albert Marion, Louis Dumont, Arthur Dumont, Arthur Pouliot Mlle Marie-Louise Thibaudeau, Auguste Desjardin, Adrien Meunier, Mme G. Théoret, C. Pominville, Mlle Eglantine Lecointe, Montréal ; A. E., Mlle Anna Verreault, Louis Girard, Jos. Ed. Dompierre, Mme Et. Sylvain, Mlle Diana Debigré, André Nadeau, Québec ; Pierre Langlois, Hochelaga ; H. Huot, Sorel.

No 166. — PROBLEME DE DAMES  
Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis



Noirs — 7 pièces  
Blanches — 8 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

A corriger. — Le nom de l'auteur du problème No 165 est M. E. Dubuc, de Montréal et non M. Dubé, tel que publié.

Solution du problème No 164

Blanches	Noirs	Blanches	Noirs
33	27	20	22
14	37	55	40
60	53	35	34
16	11	16	18
53	3	31	44
3	35	gagnent.	

Solutions justes par MM. P. Duplessis. — (Votre 2me solution ne diffère pas assez de celle de l'auteur pour être mentionnée) ; O. Marquis, Montréal ; N. Brochu, Lévis.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes. Téléphone 2049.

*Laprie & Laverigne*  
PHOTOGRAPHES  
361, RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS, A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC, ETC.  
TELEPHONE 7263

THEATRE

L'OPERA-FRANCAIS

"RIGOLETTO"

Grand opéra en 4 actes, tiré du Roi s'amuse de Victor Hugo.

Distribution de l'Opéra :

Le duc de Montoue..... M. Boom  
Rigoletto (le bouffon)..... M. Soun  
Sparaficcolo..... M. Lamarche  
Monterone..... M. Vissières  
Gilda..... Mme Dargisienne  
Madeleine..... Auger

Mardi, 23 avril, 2e représentation de "RIGOLETTO"  
Mercredi, 24 avril, dernière représentation de *La Femme à Papa*.



Thomas A. Johns.

Une Affliction Commune  
Guérie radicalement par l'usage  
DE LA  
Salsepareille  
d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédaï à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Déarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colomienne.  
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestina.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES  
ROYAL BUILDING MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS  
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois, Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD  
MONTREAL

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉTISSANCES DIFFICILES**,  
Longues convalescences et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Un LEZARD  
DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac je me sentais très faible et étaiis affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N. Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement.

(Signé) ARTHUR SAVARIAT,  
Polissier,  
156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de repos, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire des dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162-RUE SAINT-JACQUES-162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**Faites  
Votre  
Choix à  
Présent**

Nos rayons sont encombrés des plus Hautes Nouveautés de la saison que nous offrons à des prix très raisonnables.

**ECHANTILLONS PAR LA MALLE**

Nouvelles Soies pour Robes  
Nouvelles Soies pour Blouses  
Nouvelles Etoiles pour Robes

Nouvelles Etoiles pour Costumes  
Nouvelles Etoiles Noirs et de Dentil  
Nouveaux Crêpons Noirs

Nouvelles Grenadines de Soie  
Nouveaux Guillaumes de Soie  
Nouveaux Piqués Français

Nouvelles Mousselines Fleuries  
Nouvelles Indiennes Françaises  
Nouvelles Percées pour Blouses

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3883

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
Emploient.

**"CREME LA SIMON"**



Mme ADELINA PATTI dit :  
" Elle est sans pareille."  
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,  
**"WESTERN"**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,865,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques  
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE**

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporée par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 1866, Ste-Catherine**

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS TEL. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE ..... \$1,000.00  
1 " " ..... 400.00  
1 " " ..... 150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Dragée public tous les numéros à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 ans par.

**POUDRE**  
— POUR —  
**LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies on envoie franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**  
216, SAINT-LAURENT  
MONTREAL

MAISON FONDÉE EN 1852

**C. LAVALLÉE**  
(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

**35, COTE ST-LAMBERT**  
MONTREAL

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**

**LA PRESSE** est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.

Désirez-vous retrouver un article perdu  
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.

Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 13 Avril 1895

**43,014**

**La PRESSE** sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

**PLUS DE CHEVEUX GRIS**  
AVEC L'USAGE DU  
**"LUBY"**

**LE LUBY** n'est pas une teinture mais restaure la couleur originale et naturelle de la chevelure.  
**LE LUBY** donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.  
**LE LUBY** arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.  
**LE LUBY** guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.  
**LE LUBY** est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.  
En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

**123 RUE ST-LAURENT**

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévies en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETUIER, Principale.

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.